

Roger Chateauneu, «La fin de Mme Mao», *Paris Match*, du 23 octobre 1976.

A l'heure où la Chine s'apprête à donner la sanction ultime à la divinisation de Mao en élevant sur la place Tien An-men le sépulcre de marbre et de verre où la dépouille du grand timonier devrait reposer pour l'éternité, la veuve du chef quitte brusquement la scène. Rarement, dans l'Histoire, on a vu l'épouse d'un souverain décédé subir une aussi brutale éclipse, après avoir brillé si longtemps au premier plan de l'actualité politique. Plus rarement encore, la disgrâce a eu ce caractère infâmant. Chiang Ching a été arrêtée, comme l'héroïne d'un fait divers, en même temps que trois autres leaders de l'aile gauche du parti : Wang Hung-wen, vice-président du P.C. chinois, Chang Chun-chiao, vice-Premier ministre, et Yao Wen-yuan, membre du bureau politique. Plus une fournée de quarante autres «extrémistes», pour faire bon poids.

Tout permet de supposer que ces arrestations amorcent un virage dans la politique extérieure et intérieure de la Chine. Mais, pour Chiang Ching, la raison d'Etat s'accompagne sans aucun doute d'un règlement de comptes.

Son histoire qui, par tant de traits, évoque celle d'Isabelita Peron, est celle d'une ambition qui a longuement attendu son heure avant de grandir hors de toute mesure à l'ombre d'un authentique géant. Elle est née dans le Shantung en 1913, l'année où son futur mari, Mao Tsé-toung, sort de l'école secondaire de Changsha pour suivre les cours de l'Ecole normale d'instituteurs. Son vrai nom est Li Tchung-jin. Encore adolescente, elle décide de devenir actrice et prend le pseudonyme de Lan Ping (Lentille d'eau bleue). Elle tourne à Shanghai plusieurs films médiocres et obtient un petit succès dans une production de la série B dont le titre est un programme : «l'Espionne aux yeux verts». Ce qui l'attend est une fugitive carrière de starlette à la sauce extrême-orientale. Elle se marie avec un acteur chinois dont la critique cinématographique n'entendra plus parler : on a dit qu'il s'était fait restaurateur quelque part en Europe.

Mais, en 1933, à l'âge de vingt ans, Lan Ping adhère au P.C. chinois. Là encore, son rôle ne s'élève guère au-dessus des eaux tièdes de la vie nocturne : elle a pour tâche de fournir des renseignements sur les riches étrangers. Et puis, d'un coup, c'est le signe du destin, la brusque mutation. En 1938, elle rejoint les partisans qui, en octobre 1934, avaient entrepris la Longue Marche vers le Nord. Mao, établi maintenant dans les régions du Nord-Ouest avec la Première Armée, est devenu président du bureau politique du P.C.C. depuis la conférence de Tsunyi – et il gardera ce titre jusqu'à sa mort.

Pendant treize ans, angoisses et privations

Lan Ping a vingt-cinq ans. Mao quarante-cinq. La vie privée du leader n'est qu'une longue suite de tristesses et de drames. A quinze ans, on lui a fait épouser de force une jeune fille choisie par ses parents, selon la tradition, et qu'il n'avait jamais vue. Dès qu'il entre dans l'action révolutionnaire, il ne la verra jamais plus. En 1918, Mao a vingt-sept ans. Il rencontre à la Bibliothèque de Pékin, où il travaille comme assistant, une belle jeune femme, cultivée et courageuse, fille d'un professeur de philosophie : Yan Kai-hu. Il l'épouse en 1920. Elle lui donne deux enfants. C'est elle qui a certainement inspiré à Mao le plus pathétique amour de sa vie. Tous deux sont arrêtés en 1930 par la police de Tchang Kai-chek. Yang Kai-hu est étranglée au garrot et Mao, qui a pu s'enfuir, lui dédiera plus tard l'un de ses plus beaux poèmes. L'année suivante, il se marie pour la troisième fois avec Ho Tsé-hien.

Elle le suit dans la Longue Marche. Terrible épreuve au cours de laquelle leur petite fille est grièvement blessée par un éclat d'obus et reste paralysée. C'est le moment où la petite actrice Lan Ping entre en scène. A Yen-an, elle donne une représentation théâtrale pour les combattants. Mao est dans la salle. On ignore ce que fut leur premier entretien. Mais, quelques temps plus tard, Mao envoie Ho Tsé-hien à Moscou «pour suivre une cure» et, pendant son absence, il divorce et épouse Lan Ping. Celle-ci prend aussitôt un nouveau surnom : Chiang Ching (Fleuve Vert).

Ce sont des débuts sans éclat : lorsque ce quatrième mariage a lieu en 1939, les camarades exigent que Chiang Ching ne s'occupe surtout pas de politique – comme s'ils avaient deviné, déjà, la soif de puissance dissimulée derrière la modestie de cette obscure vedette pour mauvais films et théâtre en campagne. Le pacte est scrupuleusement tenu – pendant treize ans. Il y a d'abord cette vie d'angoisses et de privations dans des cahutes sans confort, sous un impitoyable climat. En 1949, Mao devient maître de la Chine; Chiang Ching est toujours inconnue des foules. Elle a donné deux enfants au grand timonier et vit, à peu près recluse, dans une morne citadelle pour chefs politiques, à quarante kilomètres de Pékin. C'est à peine si quelque invité trié sur le volet l'aperçoit de loin en loin, discrète, muette. On ne risque pas grand-chose à supposer que cette ombre et ce silence ont dû paraître insupportables à celle qui prétendra plus tard incarner toute la culture de la Chine millénaire. Les artistes qui ont rêvé de faire fleurir sans contrainte toutes les formes d'expression ne savent pas quel sévère rappel à l'ordre les attend. En 1962, la foudre éclate. Chiang Ching critique durement le programme de l'Opéra de Pékin. On s'étonne : d'où vient l'orage ? Alors, sur la liste du parti, on voit apparaître au vingt-sixième rang cette camarade «chargée du domaine artistique».

A cinquante-trois ans, sa gloire va fulgurer d'un éclat incomparable. A cette époque, Mao a cessé de s'occuper des affaires publiques, du moins en apparence. Il est en semi-retraite à Wouhan, son Colombey-les-Deux-Eglises. Ce sont les trois années de calamités naturelles en 1959, 1960 et 1961, puis l'apparition du «révisionnisme», en 1962, qui l'ont écarté du pouvoir à partir de 1965. Mais la Révolution culturelle éclate le 1^{er} août 1966. Les 9.561.000 kilomètres carrés du territoire chinois sont le théâtre démesuré où les tout jeunes étudiants et les écoliers balaient dans une formidable tempête les institutions mises en place par Liou Chao-chi. Et c'est Chiang Ching qui anime les gardes rouges, organise meeting sur meeting. Elle demande aux gardes rouges de retrouver tous les films où elle a figuré dans sa jeunesse besogneuse et de les détruire. Le 1^{er} septembre, elle préside un rassemblement gigantesque sur la place Tien An-men. Dans les comptes rendus publiés par l'ensemble de la presse, le protocole lui assigne la sixième place, après Mao Tsé-toung, Lin Piao, Chou En-laï, Teng Hsiao-ping

et Liou Chao-chi – qu'elle déteste, ainsi que sa femme. (Liou Chao-chi, l'ami d'enfance de Mao, deviendra bientôt «l'archi-traître», le «Khrouchtchev chinois».) D'ailleurs, elle déteste plus encore Chou En-laï et sa femme, Teng Ying-chao. C'est le début d'une sourde lutte de Chiang Ching contre Liou Chao-chi et Teng Hsiao-ping. Pour l'instant, c'est elle qui mène le jeu...

Le 1^{er} mai 1968, on l'a vue à la tribune des hauts dignitaires, mince, les cheveux tirés, portant un pantalon de coupe grossière. Le 20 mai, elle a échappé à un attentat. Elle s'est alors réfugiée dans sa résidence du «Nouveau Pékin» : une banale construction de cinq pièces, en briques grises et rouges. Les journaux chinois annoncent qu'elle est proclamée «héroïne des gardes rouges».

Canton. L'émeute éclate à l'université Toung Chan. Des groupes rivaux de jeunes gens se battent avec des cocktails Molotov, des lance-flammes et même des fusils volés à l'armée. Tous se réclament de Mao. Mais Chiang Ching soutient les «Bannières rouges», qui constituent une armée de deux cent cinquante mille extrémistes dans toutes les provinces du Sud, et veulent liquider le groupe dit «Vent d'ouest», considéré comme des «réactionnaires bureaucrates».

Chiang Ching fait limoger le commandant en chef des forces armées, Chien Hsing. Les observateurs de la perpétuelle révolution chinoise pensent que Chiang Ching est candidate à la succession de Mao avec l'appui des gardes rouges. Mais les réfugiés de Hong-Kong murmurent :

«Si Mao meurt, Chiang Ching ne trouvera jamais assez de sol chinois pour s'enterrer elle-même.»

Elle est pourtant bien loin de la Roche Tarpéienne. A l'approche des années 70, elle régente tout ce qui se rattache, de près ou de loin, à la création artistique. Ce n'est pas nouveau dans l'Histoire, et d'ailleurs Chiang Ching en partage la responsabilité avec une cour de flatteurs. Mais le résultat est ahurissant. Les Chinois, dont le passé théâtral est un des plus riches du monde, sont condamnés à admirer sempiternellement les mêmes sept pièces, contrôlées, censurées, dirigées – et, dit-on, écrites par Chiang Ching – où les intentions édifiantes tonnent à chaque réplique : «le Fanal rouge», «La

Fille aux cheveux blancs». Le 1^{er} juillet 1968, Mao assiste à une représentation donnée sous la direction de son épouse. Le souvenir de la starlette de «l’Espionne aux yeux verts» est bien loin. Maintenant, ce sont Shakespeare, Dostoïevski et autres penseurs rétrogrades qui tombent sous le coup de l’interdiction. La «Neuvième Symphonie», exécutée, doit laisser place à des musiquettes de sous-préfectures. «Ce sont les fleurs de la pensée de Mao» disent les flagorneurs, soucieux de s’aligner sur les consignes de Chiang Ching.

Elle l’avait oublié : La politique est un théâtre

En novembre 1971, elle est au faite – ou presque. Au-dessus d’elle, il y a Mao, naturellement, et Chou En-laï, adversaire coriace, l’un des plus fins diplomates de la planète, trempé au feu de toutes les batailles. Chou En-laï la freine quelques temps.

Chiang Ching était assise juste à côté de Pompidou – à l’Opéra, une fois de plus – lors de la visite du président de la République française. Elle a accueilli Nixon. Mais, à partir du printemps 1975, on voit revenir à l’ombre de Mao vieillissant et près de Chou En-laï gravement malade, un spectre que Chiang Ching croyait avoir liquidé pour toujours lors de la Révolution culturelle : Teng Hsiao-ping. Pendant cinq ans, il avait disparu de la vie politique chinoise. En 1972, grâce à Chou En-laï ce pionnier de la révolution qui fit son apprentissage de militant à Paris, en 1920, est réhabilité et même promu aux premiers rangs de la hiérarchie. Son autorité s’affirme de plus en plus. Il est l’ami intime de Chou En-laï, dont il n’a jamais cessé d’être le proche collaborateur. Et maintenant, quand un hôte illustre vient à Pékin, ce n’est plus Chiang Ching qui le reçoit, mais sa rivale exécutée, Teng Ying-chao, épouse de Chou En-laï.

On commence à murmurer contre l’envahissante Mme Mao.

Teng Hsiao-ping a déclaré : «Les opéras modèles sont des exemples de propagande révolutionnaire. L’ennui, c’est que les héros sont invraisemblables. Les Chinois ne vont pas voir les pièces et les étrangers applaudissent par politesse.»

Mais Teng Hsiao-ping, malgré sa carrure de taureau, a tout de même soixante-douze ans. Il a beau être de nouveau vice-Premier ministre et cumuler cette fonction

avec celle de vice-président du parti et de chef d'état-major général de l'armée, il est encore quelque peu entaché du péché de révisionnisme. Pour avoir dit, en particulier : «Peu importe qu'un chat soit noir ou blanc, pourvu qu'il attrape des souris», phrase que Chiang Ching traduisait ainsi : «Peu importe l'idéologie pourvue que l'économie marche.»

Il est possible que les griefs imputés ces jours-ci à Chiang Ching soient exagérés et qu'il en soit fait justice plus tard. Pourtant, c'est l'un de ses proches alliés, Chang Chun-chiao, chef de l'aile radicale, qui élimine de nouveau Teng Hsiao-ping en avril 1971.

Il ne reste plus, en théorie, qu'une marche à gravir pour atteindre le pouvoir suprême. Le 9 septembre dernier, Mao meurt à son tour.

En pantalon noir, un foulard noir sur la tête. Chiang Ching contemple sa dépouille dans le grand Hall du Peuple. Ses lèvres tremblent, des larmes coulent derrière ses lunettes.

Elle sait qu'à partir de ce moment-là, il peut se passer bien des choses et que ce ne sera peut-être pas le pire dans cette Chine où rien n'est jamais vraiment fini. Mao était si grand que, par-delà la mort, il projette l'ombre du sacré sur ceux qui ont vécu près de lui, avec lui.

L'ancienne starlette de Shanghai a sans doute eu le tort d'oublier que la politique est aussi un théâtre, mais où les vaincus et les morts ne se relèvent pas pour écouter les applaudissements.